

Qu'on lise les ouvrages de l'école sceptique ou néo-gibeline de Maroncelli et de Mazzini, ou ceux écrits par les Grossi, les Manzoni, les Pellico et autres de l'école catholique ou néo-guelphe, et l'on verra sans peine dans les uns et dans les autres cette idée mère dominer comme un pic élevé domine les plaines qui l'entourent.

Manzoni, le chef de la phalange guelphe, ne fait point, comme Mazzini, profession de créer une littérature conspiratrice ; mais, comme lui, il hait le joug allemand et propage cette idée par la littérature. Qui ne se souvient d'avoir saisi ce sentiment sous la plume élégante de l'auteur des *Fiancés* ? et combien peut-être ont entendu citer ces beaux vers patriotiques :

O stranieri strappate le tende
 Da una terra che patria non v'è.
 Dio non disse al Tedesco giammai
 Va, raccogli ove arato non hai ;
 Spiega l'ugne l'Italia ti do.

« O étrangers, levez vos tentes d'une terre qui n'est point votre patrie. Jamais, Dieu ne dit à l'Allemand : va, moissonne là où tu n'as pas semé ; ouvre tes serres, je te donne l'Italie. »

Dès ses débuts, Manzoni s'annonça comme un réformateur. Il sentit de suite que les intelligences étaient lasses d'imiter et de copier. A la génération nouvelle, il fallait de nouvelles idées, de nouveaux sentiments, des images nouvelles. Aussi, au temps même où il avait, selon l'expression de C. Cantu, le rare bonheur d'être, tout jeune encore, caressé par Monti comme l'héritier de son empire littéraire, il méditait déjà de suivre une voie toute différente de celle suivie par le dernier des classiques. S'il ne rompit pas tout d'un coup avec les traditions, ce fut condescendance peut-être, peut-être aussi timidité ; mais plus tard, nous le savons, il répudia ses compositions de jeunesse, pourtant si riches d'amour et de mépris, de pensées et de formes et il ne reconnut comme vraiment siennes que ses écrits postérieurs.

Une raison autre que son goût littéraire, nous explique aussi cette répudiation d'écrits tels que l'*Urania* et les vers sur la mort de Charles Imbonati : c'est la conversion du poète. « Quand Manzoni, nous dit Cantu, se tira du gouffre profond de l'incrédulité dans lequel il avait grandi, et quand il sentit l'horizon de l'espérance succéder à la nuit du désespoir, il trouva la sérénité de l'âme dans les hauteurs de la foi, et dès lors, abandonna la causticité, l'*amer rictus de Chalie* et le désir de remuer la boue